

# SCANLON ET LA TENTATIVE D'ÉLIMINATION DU BIEN<sup>1</sup>

*Christine Tappolet*  
*Université de Montréal*

Quelle est la relation entre les valeurs et les raisons normatives<sup>2</sup>? Voilà la question à laquelle je m'intéresse dans ce texte. Plus précisément, je vais me pencher sur la question de la relation entre les valeurs et les raisons, et en particulier entre les valeurs et les raisons d'agir. Que quelque chose ait de la valeur est souvent considéré comme essentiel au fait d'avoir une raison pour agir. Ainsi, il est naturel de considérer la valeur intrinsèque d'une expérience, celle par exemple de se promener dans une érablière à l'automne, comme une raison pour accomplir certaines actions, en l'occurrence simplement faire ce genre de promenade. Dans un tel cas, la raison d'agir est fondée sur la valeur de certaines choses.

Selon une thèse plus forte, toutes nos raisons sont fondées sur les valeurs, que ces dernières soient non morales ou morales. C'est là par exemple ce que suggère E. J. Bond quand il écrit : « il y a une connexion entre les raisons et les valeurs qui semble immédiatement évidente, car croire que l'on a une raison pour ou contre faire quelque chose, dans le contexte de la délibération, consiste à croire qu'il y a quelque chose de valable à accomplir (ou à préserver) en faisant cette chose (...). » (1983 : 2, cité dans Dancy 2000a : 30) Si l'on ajoute à cette suggestion l'idée selon laquelle les valeurs dépendent quant à elle de traits non évaluatifs ou naturels

---

<sup>1</sup> Outre les personnes ayant assisté à mes exposés à Queen's University et au congrès de la SOPHA, j'aimerais remercier David Bakhurst, Jonathan Dancy, Daniel Laurier, Ruwen Ogien, Peter Railton et Sarah Stroud pour leurs questions et leurs suggestions.

<sup>2</sup> Dans ce qui suis, j'utiliserai le terme 'raison' pour désigner les raisons normatives.

des choses, on obtient ce que Jonathan Dancy nomme une structure stratifiée du normatif (« layer-cake structure »). Voici ce qu'il en dit : « La suggestion la plus courante dans littérature, et que je vais embrasser ici, soutient qu'à la place d'être basées ou fondées sur des désirs, nos raisons normatives sont basées sur les valeurs. (...) Au fond, on trouve les caractéristiques qui génèrent les valeurs ; au-dessus, il y a les valeurs ainsi générées, et au dessus de cela se trouvent les raisons et les exigences qui nous sont imposées par la perspective des valeurs, et seulement par cette perspective. » (2000a : 29)

Comme Dancy l'affirme, cette conception stratifiée est assez répandue dans la littérature. Cela n'a évidemment pas empêché certains de manifester leurs désaccords. Thomas Scanlon a ainsi soutenu dans son livre *What we Owe to Each Other* (1998) que l'on devrait remplacer la conception stratifiée par ce qu'il appelle le « buck-passing account of values », expression que je traduirai par « la conception 'relais' ». La caractéristique principale de cette conception est qu'elle nie que les raisons sont fondées sur les valeurs. Cela n'est pas dû au fait que certaines raisons sont indépendantes des valeurs. En effet, selon Scanlon, les valeurs seraient incapables de fonder des raisons.

Dans le but de déterminer laquelle des deux conceptions, la conception stratifiée et la conception 'relais', est plus proche de la vérité, je vais m'intéresser dans ce texte à la conception de Scanlon. En fait, je soutiendrai qu'elle fait fausse route. Comme nous le verrons, cela n'implique guère qu'il faut embrasser la conception stratifiée. Il y a de nombreuses autres façons de concevoir la relation entre les valeurs et les raisons. Pourtant, il me faut immédiatement avouer que je suis plutôt tentée par la conception stratifiée. Je reviendrai à cette question à la fin de ce texte.

Le débat au sujet de la relation entre les valeurs et les raisons est lié à un débat plus général, celui qui porte sur la relation entre deux sortes de concepts : les concepts évaluatifs, comme *bon* et *mauvais*, *admirable* et *méprisable*, *gentil* et *cruel*, etc., d'une part, et les concepts que l'on peut appeler normatifs (ou déontiques), comme *obligatoire*, *exigé*, *permis*, *interdit* ou *devrait* ('ought'), d'autre

part<sup>3</sup>. Pour voir la pertinence de cette question plus large en ce qui concerne la question de la relation entre les valeurs et les raisons, il suffit de penser au fait que pour un des rares philosophes à s'être posé la question, Jonathan Dancy, le concept de raison se situe dans le camps des concepts normatifs ou déontiques et non pas dans celui des concepts évaluatifs<sup>4</sup>. Il affirme en effet que la notion de raison appartient à ce qu'il nomme le domaine déontique, « (u)ne raison étant une considération qu'il ne faut pas ignorer, même si les choses iraient mieux si on l'ignorait. » (2000a : 29, voir aussi 2000b : 163) Comme je tenterai de le montrer, c'est là aussi ce que pense Scanlon, de sorte que sa conception des valeurs consiste en fait en une réduction de l'évaluatif au normatif.

## 1. LA CONCEPTION 'RELAIS' DE SCANLON

Le but de Scanlon consiste à expliquer le concept de valeur à l'aide du concept de raison. C'est pourquoi il est utile de voir d'abord ce que Scanlon nous dit au sujet du concept de raison. Comme Scanlon l'annonce tout au début de son livre, il admet que le concept de raison est un concept primitif, de sorte que toute tentative d'expliquer ce que c'est que d'avoir une raison renverra à la notion même de raison (1998 : 17). Une raison pour quelque chose est « une considération qui compte en sa faveur. 'Compter en sa faveur ?' dira-t-on. La seule réponse à cette question semble être 'en fournissant une raison pour cette chose'. » (1998 : 17) Cela ne constitue pas une difficulté selon Scanlon, car le concept ordinaire de raison, qui est celui qui l'intéresse, est un concept qui ne pose pas de problème, philosophiquement parlant. Ce serait une erreur de penser que ce concept requiert une explication philosophique.

---

<sup>3</sup> Voir Ogien 2003 pour différentes raisons de distinguer entre ces deux sortes de concepts. L'argument que je présente ici fait partie d'un projet plus vaste sur lequel je travaille avec Ruwen Ogien et qui porte sur la relation entre les concepts évaluatifs et les concepts normatifs.

<sup>4</sup> Voir Dancy 2000a : 29, 2000a : 163. Mais voir aussi Dancy 2002 pour la thèse qu'il y a deux sortes de concepts de raisons, les raisons « séduisantes », liées aux valeurs, et les raisons « péremptoires », qui tomberait du côté des concepts déontiques.

Ainsi, on se tromperait quand on suppose qu'il faut expliquer le concept de raison à l'aide de notions supposées moins douteuses, comme celles d'attitudes exprimées ou de dispositions diverses. Du point de vue ontologique, Scanlon favorise au contraire une conception objectiviste des raisons. Cela veut dire que nos jugements au sujet des raisons d'agir et de penser peuvent être vrais ou faux. Toutefois, cette conception n'est ni naturaliste, ni non naturaliste : les jugements ayant trait à nos raisons ne portent pas sur le monde naturel, mais cela n'implique pas qu'ils portent sur un monde non naturel ou platonique. Ces jugements sont en fait comparables aux jugements mathématiques, dans le sens que leur objet est indépendant de nous sans pour autant constituer un monde platonique. Selon Scanlon, ce qui est requis pour qu'on puisse parler d'objet indépendant est simplement qu'il existe des standards pour arriver à des conclusions correctes au sujet des raisons (1998 : 62-3).

De notre point de vue, ce qui importe surtout, c'est que la notion de raison que Scanlon a en tête est une notion normative. Comme Scanlon le dit très tôt dans son livre, le sens du terme « raison » qui l'intéresse est « le sens normatif standard », qui est lié à la notion de justification (1998 : 18). C'est le genre de concept que nous avons à l'esprit quand nous nous demandons non pas pourquoi le volcan va faire une éruption, mais pourquoi il faudrait croire que le volcan va faire une éruption, ce qui équivaut à se demander quelles sont les raisons de penser cela.

À partir de ce genre de passages, on pourrait immédiatement conclure que pour Scanlon, le concept de raison se situe du côté normatif de la distinction entre l'évaluatif et le normatif. Ce serait là aller trop vite en besogne. Scanlon utilise en effet le terme « normatif » dans un sens plus large que je ne le fais en opposant l'évaluatif et le normatif. Il écrit ainsi que « 'le bien' et 'le juste' sont généralement traité comme étant des domaines normatifs distincts. » (1998 : 79) Il me semble pourtant clair que pour Scanlon, les raisons sont de l'ordre du juste ('right'), c'est-à-dire de l'ordre du normatif au sens étroit du terme. Comme nous venons de le voir, Scanlon compare ainsi la question de savoir quelles raisons on a de croire quelque chose à celle de savoir pourquoi on *devrait*

penser quelque chose. Ainsi, il semble devoir souscrire à l'idée qu'avoir une raison pour quelque chose consiste à tomber sous le coup d'un *devrait* (au moins *pro tanto*, car il faut tenir compte du fait que d'autres considérations doivent être soupesées pour arriver à un jugement pratique). Plus précisément, Scanlon devrait souscrire à la thèse qui veut qu'un agent ait une raison pour une action ou une croyance si, et seulement si, il *devrait* (*pro tanto*) accomplir cette action ou entretenir cette croyance. Il y a aussi une considération plus systématique pour penser que c'est comme cela que Scanlon voit les choses. En effet, si Scanlon souhaite éviter que l'explication des valeurs qu'il offre soit circulaire, il est forcé de nier que la notion de raison soit évaluative. Dans la mesure où il est plausible qu'il admette avec la plupart des philosophes que le choix se réduit à l'évaluatif et au normatif au sens étroit que j'ai introduit – et il faut bien voir que Scanlon n'introduit pas d'autres catégories – il ne lui reste pas d'autre possibilité que de dire que la notion de raison est normative au sens étroit du terme (ou déontique). Évidemment, ce serait préférable que Scanlon se soit prononcé sur cette question, mais il semble difficile de nier que c'est là ce qu'il devrait affirmer s'il se prononçait.

Voyons comment Scanlon tente de réduire le concept de valeur à celui de raison. Scanlon prend comme point de départ l'idée que valoriser ('to value') quelque chose consiste à croire que l'on a des *raisons* pour entretenir certaines attitudes positives et pour agir de certaines manières à l'égard de cette chose (1998 : 95). L'admiration et le respect sont donnés en exemple, mais aussi la protection et la préservation. Valoriser une chose n'équivaut pas à dire qu'une chose est valable, ou encore qu'une chose est bonne. Car dire qu'une chose ait de la valeur consiste à affirmer que « les autres ont aussi des raisons de la valoriser, tout comme on en a soi-même. » (*ibid.*) Selon la meilleure interprétation de cette affirmation, cela veut dire que les autres ont les mêmes raisons que celle que l'on a soi-même<sup>5</sup>. Ainsi, juger qu'une chose est valable ou bonne est équivalent à juger qu'il y a des raisons d'entretenir certaines attitudes positives et d'agir de certaines manières à son

---

<sup>5</sup> Voir Dancy 2000b, p. 162.

égard. Cela peut comprendre la promotion de la chose valable, mais en bon néo-kantien, Scanlon souligne immédiatement que juger qu'une chose est bonne ne se réduit pas à juger que nous avons une raison de promouvoir son existence. Au contraire, Scanlon s'inspire d'Elizabeth Anderson (1993) pour affirmer qu'il existe une large variété d'attitudes et d'actions – la préservation, la protection, le respect, par exemple – qui peuvent entrer en ligne de compte.

Le point crucial est que selon cette conception des valeurs, être valable n'est pas une propriété qui fournit des raisons pour l'action ou la pensée. Qu'une chose ait de la valeur ne nous donnerait pas de raison pour l'apprécier, la respecter ou l'admirer ou encore pour la promouvoir ou la protéger. Bien au contraire, dire qu'une chose est valable consiste à dire qu'elle possède des propriétés non évaluatives, et qui fournissent des raisons pour agir et réagir positivement à son égard (1998 : 96-7). Ce sont ces propriétés, dont Scanlon nous dit qu'elles sont souvent physiques ou psychologiques – un peu plus loin, Scanlon parlera de propriétés naturelles (1998 : 97) – qui nous donnent des raisons, et ce directement, sans intermédiaires évaluatifs<sup>6</sup>. Le concept de valeur ne fait qu'indiquer que ces propriétés naturelles passent le relais (ou plutôt la patate chaude !) de la justification aux actions et aux réactions. D'où le nom de conception 'relais' (buck-passing account). En mélangeant les métaphores quelque peu indûment, on pourrait dire que les valeurs ne sont pas dans la course ; elles ne donnent rien à personne, et ce pour la simple raison que les propriétés non évaluatives ou naturelles, ne leur donnent rien du tout à passer plus loin ; les propriétés naturelles préfèrent passer le relais directement aux actions et aux réactions. Cela implique que les raisons sont fondées directement sur les propriétés naturelles des choses, sans détour aucun par la valeurs de ces choses.

---

<sup>6</sup> Scanlon semble avoir changé d'avis à ce sujet, car il admet maintenant que des propriétés évaluatives plus spécifiques peuvent fournir des raisons. Voir Scanlon 2002 ainsi que Crisp 2005 pour la thèse que cette concession rend la conception de Scanlon incohérente.

Voici en bref la conception que propose Scanlon :

x est valable si et seulement si x possède des propriétés naturelles (non évaluatives) qui fournissent<sup>7</sup> des raisons d'agir ou de réagir positivement par rapport à x.

Un exemple permettra de mieux saisir ce que la conception de Scanlon implique. Considérons une action plaisante, x – Scanlon lui-même considère le caractère plaisant d'une villégiature (1998 : 97). Quand nous disons que l'action x est valable, ce que nous dirions selon Scanlon, c'est que le fait que cette action x soit plaisante nous donne des raisons d'agir et de réagir. En l'occurrence, son caractère plaisant pourra nous donner une raison d'accomplir x ou encore de continuer à faire x. Toutefois, ce ne serait pas parce que cette action est valable que nous avons une raison de l'accomplir. C'est son caractère plaisant, une propriété que Scanlon considère comme étant d'ordre psychologique, qui ferait que nous avons une raison de l'accomplir.

Un premier doute émerge ici. Le caractère plaisant d'une action compte-t-il vraiment comme une propriété psychologique ? Est-ce que qualifier une chose de plaisante n'équivaut pas en réalité à faire un jugement de valeur ? Une chose plaisante n'était-elle pas par définition bonne ou valable ou du moins bonne ou valable *pro tanto*, c'est-à-dire d'un certain point de vue ou de part un de ses aspects ? Scanlon ne serait pas d'accord. En effet, il affirme explicitement que la propriété d'être plaisant est une propriété naturelle (1998 : 97). Sans doute se justifierait-il en affirmant que la propriété qu'il envisageait est simplement celle de susciter du plaisir, une propriété qui, on peut le convenir, n'est pas en soi évaluative. C'est le fait que cette action x suscite du plaisir, donc, qui fournirait la raison d'agir et de réagir dont il est question quand on dit que l'action x est valable. Cela revient à dire qu'en affirmant que l'action x est valable, nous jugeons que du fait que x suscite du plaisir, nous avons une raison d'agir ou de réagir. Que x suscite du plaisir donnerait lieu à une raison d'agir ou de réagir. Mais, dira-t-

---

<sup>7</sup> Ou encore 'constituent'. Scanlon utilise les deux termes indifféremment.

on, le simple fait qu'une chose suscite du plaisir peut-il vraiment donner lieu à une raison d'agir ou de réagir ? Est-ce que des propriétés physiques, psychologiques, ou plus généralement naturelles, dont on suppose qu'elles ne sont ni évaluatives ni normatives, peuvent-elles, à elles seules, fournir des raisons d'agir ou de réagir ? Je reviendrai à cette question plus bas. Pour le moment, j'aimerais souligner certains des atouts de la conception 'relais', mais aussi examinant ses implications ontologiques.

Un atout de cette conception vient de ce que le schéma en question peut être aisément appliqué aux cas de concepts évaluatifs plus spécifiques, ou du moins à ceux qui entretiennent un lien étroit avec nos réactions émotionnelles, comme *admirable*, *respectable* ou *méprisable*. On pourra ainsi dire qu'une personne est admirable, par exemple, si et seulement si elle possède une ou plusieurs propriétés non évaluatives qui fournissent des raisons de l'admirer.<sup>8</sup> Un second atout de la conception 'relais' vient de ce que cette conception peut tenir compte du fait que contrairement aux normes, les valeurs admettent des degrés<sup>9</sup>. Une personne peut être plus ou moins admirable, par exemple. D'après la conception 'relais', cela veut simplement dire que l'admiration que l'on a des raisons de ressentir à l'égard de cette personne est plus ou moins grande. Une personne très admirable est tout simplement une personne qu'on a des raisons d'admirer beaucoup.

La leçon ontologique à tirer est la suivante : être valable ou bon ne serait pas une propriété substantielle, comme la propriété d'être carré ou encore celle d'avoir une forme ; il s'agirait plutôt, dans les termes mêmes de Scanlon, d'une propriété « purement formelle » ou encore « d'ordre supérieur », dans le sens que la propriété en question consiste à avoir certaines propriétés non évaluatives qui fournissent des raisons d'agir ou de réagir (1998 : 97). Voici comment Scanlon s'exprime quand il compare sa conception à celle de G. E. Moore : « Il semble y avoir deux possibilités. La première est que quand une chose a les propriétés naturelles convenables, elle possède la propriété additionnelle d'être valable, et cette

---

<sup>8</sup> Voir D'Arms et Jacobson 2000a et 2000b.

<sup>9</sup> Voir Ogien 2003 pour ce point.

propriété nous donne des raisons d'agir ou de réagir de certaines manières à son égard. Moore semble avoir adopté cette conception du bon quand il dit qu'il s'agit une propriété simple, non analysable et non naturelle. L'autre possibilité, que je crois être correcte, est de dire qu'être bon ou valable consiste à avoir d'autres propriétés qui constituent de telles raisons. Comme l'affirmation qu'une propriété constitue une raison est une affirmation normative, cette conception soutient elle aussi que le bon et la valeur sont des propriétés non naturelles, c'est-à-dire des propriétés purement formelles, d'ordre supérieur, celles d'avoir certaines propriétés d'ordre inférieur qui fournissent des raisons de la sorte pertinente. » (1998 : 97)

Si l'on admet par ailleurs, comme Scanlon doit le faire, que le concept de raison est normatif (au sens étroit du terme), la leçon ontologique en question va plus loin : il faudra aussi dire que le concept de valeur a été réduit à un concept normatif (associés, il est vrai, à d'autres concepts, comme ceux qui renvoient à des actions et des réactions). Être bon ne serait rien d'autre que d'avoir une ou l'autre propriété naturelles qui fait que l'on doive (ou du moins que l'on doive *pro tanto*) agir ou réagir de certaine façon. Plutôt que de dire qu'une chose est bonne, on ferait mieux de dire qu'étant donné la nature de cette chose, il faut faire ceci ou cela ou encore ressentir ceci ou cela. En résumé, être bon serait en fait un 'tu dois' : une prescription, voire un impératif, se cacherait au cœur des valeurs.

## 2. LA CRITIQUE DE DANCY

Il est instructif de comparer la conception de Scanlon avec celle que Roderick Chisholm attribue à Franz Brentano dans son livre *Brentano and Intrinsic Value* (1986). Selon Brentano, une chose est bonne si et seulement si l'amour (c'est-à-dire une attitude positive ou pro-attitude) est correcte ('richtig') à son égard. Mais qu'est-ce donc pour une attitude d'être correcte ? Chisholm suggère que le terme « correct » doit être interprété à l'aide de la notion d'exigence. Il suggère ainsi que l'on définisse ce que c'est que d'être bon (ou plus exactement d'avoir de la valeur intrinsèque) à l'aide des pro-attitudes qui seraient exigées. Une chose serait bonne si et seulement si la contemplation de cette chose exige une pro-

attitude. Qu'est qui pourrait rendre une telle suggestion plausible ? Selon Chisholm, la raison pour laquelle il faudrait s'empresse d'adopter cette suggestion est que « le concept d'exigence est le concept central en éthique » (1986 : 53). Ce concept ne permet pas seulement de donner des définitions adéquates des concepts fondamentaux de valeurs intrinsèques, mais il aurait aussi l'avantage suivant : « il fournit une façon de réduire les concepts de la théorie des valeurs ('axiology') à ceux de l'éthique ('deontology'). » (1986 : 53) C'est là un passage assez remarquable. On ne pourrait être plus clair au sujet de la volonté de réduire l'évaluatif au normatif.

En fait, le même genre de motivations se retrouve chez Scanlon. Cette motivation provient d'un rejet de toute approche conséquentialiste ou téléologique. En croyant avoir éliminé une fois pour toute la propriété d'être bon en la réduisant à un « tu dois », Scanlon pense s'être débarrassé du bien comme fin de nos actions (1998 : 84). Son ontologie est composée de propriétés physiques, psychologiques et naturelles, d'une part, et de devoirs ou d'obligation, d'autre part.

Ainsi, la conception de Scanlon semblera d'autant plus tentante que l'on a tendance à remettre en question les conceptions conséquentialistes ou téléologiques. Dans la mesure où il ne semble pas y avoir d'autres possibilités théoriques, on pourra même être tenté d'embrasser cette conception pour éviter de tomber dans ce qui sera considéré comme le piège du conséquentialisme et de la téléologie.

Or, comme Jonathan Dancy (2000b) le souligne, il s'agit d'une fausse impression. Il y a bien plus de possibilités que l'on pourrait l'imaginer à première vue. Dancy énumère cinq façons d'entrevoir la relation entre les valeurs et les raisons (2000b, p. 164-5). (La flèche «  $\rightarrow$  » renvoie à la relation entre la base et ce qu'elle fonde, « the grounding relation » ; notons aussi que ma notation est quelque peu différente de celle de Dancy.)

1.  $f \rightarrow (v = r)$ . Selon cette conception, qui n'est rien d'autre qu'une version de la conception stratifiée dont j'ai parlé dans l'introduction, les raisons se réduisent, et ce par définition, aux valeurs. C'est là une conception

exactement analogue à celle que Moore défendait dans les *Principia* (Moore 1903) en ce qui concerne le juste et le bien. Ce que nous avons des raisons de faire – ce qu’il est juste de faire – ne serait rien d’autre que ce qui promeut les valeurs. Ces valeurs se basent par ailleurs sur des propriétés naturelles, f. Comme Dancy le souligne, même Moore a reconnu qu’il avait tort ; il admit que la question de savoir s’il faut promouvoir le bien est une question ouverte.

2.  $f \rightarrow v \rightarrow r$ . Selon cette seconde version de la conception stratifiée, qui est celle qui correspond à la conception du juste et du bien que Moore a adoptée plus tard (1912), les raisons ne se réduisent pas aux valeurs et à leur promotion, mais se basent sur elles, dans le sens que ce que nous avons raison de faire se fonde exclusivement sur ce qui promeut les valeurs. Selon Dancy, cela veut dire qu’il faut supposer que la valeur ajouterait quelque chose aux raisons que fournissent les propriétés naturelles, f. Notons que Dancy juge que Scanlon raison de dire que c’est là quelque chose de faux ; le fait que c’est mal d’avoir mal au dent n’ajouterait rien à ma raison d’aller chez le dentiste quand j’ai mal au dent.
3.  $f_1 \rightarrow v, f_2 \rightarrow r$ . Cette conception, qui est l’analogie de celle que Ross entrevoyait entre le juste et le bien (1939, p. 257), affirme que les valeurs et les raisons sont entièrement distinctes et que leurs bases sont elle aussi entièrement distinctes.
4.  $v = (f \rightarrow r)$ . Il s’agit là de la conception ‘relais’ de Scanlon.
5.  $f \rightarrow v, f \rightarrow r$ . Selon la dernière possibilité mentionnée par Dancy, les raisons et les valeurs sont distinctes, mais elles ont la même base f. Que j’ai mal aux dents fonde une valeur négative, mais c’est aussi ce qui est à la base de ma raison d’aller chez le dentiste.

En bref, l'argument de Dancy est le suivant. Scanlon aurait raison de dire que les deux premières conceptions, qui correspondent toutes deux à une approche conséquentialiste ou téléologique, sont erronées<sup>10</sup>. Mais ce que Scanlon n'aurait pas vu, c'est que cela ne nous oblige pas à embrasser la conception 'relais'. Il existe au moins deux possibilités que ceux qui se méfient des approches conséquentialistes ou téléologiques peuvent embrasser.

Dancy a raison sur ce point. Toutefois, la première partie de l'argument de Dancy est discutable. J'aimerais souligner deux problèmes. Tout d'abord, ce n'est pas évident que la première possibilité, soit la thèse selon laquelle les valeurs et les raisons ne sont qu'une seule et même chose, qui dépend des traits naturels du monde, soit fausse. Le problème de l'argument de Dancy vient de ce qu'il se contente de considérer des réductions définitionnelles. Il semble avoir oublié qu'une identité peut être établie sans fournir de réduction définitionnelle ou d'analyse conceptuelle. En effet, il est possible de se référer au modèle de la relation entre le concept  $H_2O$  et le concept *eau*. Selon ce modèle, les concepts de raisons et les concepts de valeurs peuvent être différents, mais ils correspondraient à une même chose. Notons aussi qu'il n'est pas clair que la flèche de la première possibilité, 1., doive être interprétée comme la relation de fondation. De toute évidence, la question de savoir s'il s'agit d'une relation de fondation ou non dépend de la définition des termes « relation de fondation ». Mais quelle que soit la théorie que l'on adopte, il ne faudrait pas exclure à l'avance l'idée que les traits évaluatifs et les traits naturels entretiennent une relation de dépendance plus faible, comme notamment la relation de survenance.

Le second point qui me paraît important, c'est que Dancy me semble aller trop loin quand il adopte le point de vue de Scanlon au sujet de la seconde possibilité. Le fait qu'avoir mal aux dents est un mal fait une différence. C'est en tous cas ce que je vais soutenir.

---

<sup>10</sup> On peut se demander où est passée la préférence pour la conception stratifiée que Dancy avait manifestée dans son livre de 2000, *Practical Reality*.

### 3. LE POUVOIR EXPLICATIF DES VALEURS

Scanlon avance différents arguments pour sa conception. L'argument principal se base sur l'idée qu'une explication des raisons peut se dispenser de mentionner des propriétés évaluatives (1998 : 97). Les raisons que nous avons peuvent être pleinement expliquées par les propriétés naturelles de ces choses. Le fait qu'une découverte fasse avancer la cancérologie fournit une « explication complète » (l'expression est de Scanlon) des raisons que nous avons, comme les raisons de se réjouir de cette découverte ou encore celle de soutenir la recherche dans ce domaine. Selon Scanlon, « (c)es propriétés naturelles fournissent une explication complète des raisons que nous avons pour réagir de certaines manières à l'égard de ce qui est bon ou valable. » (1998 : 97) Il affirme que « ce n'est pas clair quel serait le travail additionnel qui pourrait être effectué par le bien ou la valeur comme propriétés spéciales fournissant des raisons, et c'est encore moins clair comment de telles propriétés peuvent fournir des raisons. » (*ibid.*)

Cet argument est loin d'aller de soi. En effet, il n'est pas évident que le simple fait qu'une découverte fasse avancer la cancérologie puisse fournir une explication complète des raisons que nous avons. N'est-ce pas parce que l'avancement d'une science comme la cancérologie est une bonne chose, dans le sens qu'une meilleure compréhension du vivant et de ses pathologies est une bonne chose (sans mentionner les applications curatives qui pourraient en découler) que nous n'hésitons pas à dire qu'une découverte dans ce domaine fournit des raisons d'agir et de réagir ? Il semble que si la découverte n'était pas une bonne chose ou n'avait pas de retombées potentiellement positives, nous n'aurions pas de raison de nous en réjouir. En fait, il semble que c'est parce que la découverte est une bonne chose que nous avons une raison de nous réjouir.

Le problème pour évaluer la force de cette considération, c'est que Scanlon peut simplement répondre qu'il admet tout à fait que si la découverte n'était pas bonne, nous n'aurions pas de raison de nous en réjouir. En effet, transposé dans son vocabulaire, cela

revient à dire que si la découverte ne fournissait pas de raison de nous réjouir, nous n'aurions pas de raison de nous en réjouir. C'est parce que la découverte fournit une telle raison que nous avons une raison de nous en réjouir. C'est là un énoncé trivial, mais vrai. Il incombe donc à celui qui souhaite critiquer Scanlon de montrer que la valeur que les choses possèdent a un rôle explicatif, que c'est bien parce que la découverte est une bonne chose que devons nous en réjouir. En d'autres mots, il faudrait montrer que l'explication qui se base uniquement sur les propriétés physiques, psychologiques ou plus largement naturelles des choses doit être complétée par une explication invoquant les valeurs des choses.

Avant tout, il faut remarquer que la conception de Scanlon a tendance à inverser l'ordre des choses tel qu'il est communément admis. En général, on dit que si un enfant a une raison d'apprendre à jouer d'un instrument de musique, par exemple, c'est parce que c'est là quelque chose de bien. De la même manière, il est naturel d'affirmer que celui qui considère accomplir un acte lâche a une raison de s'abstenir parce qu'un tel acte est lâche, et donc mauvais, ou du moins mauvais *pro tanto*. Ainsi, on admet en général que les raisons d'agir et de réagir, ou du moins certaines d'entre elles, se fondent sur les valeurs des choses. Il est donc naturel de donner la priorité explicative aux valeurs.

On pourrait répliquer que cette remarque ne montre pas grand-chose. Nos façons de penser pourraient simplement être un peu confuses. En défense du sens commun, on peut noter que la conception de Scanlon s'accompagne de deux autres difficultés. La première, c'est qu'on ne sait pas toujours quelles sont ces propriétés supposées fournir une explication complète des raisons. À ce titre, le cas des concepts évaluatifs dits « épais » (Williams 1985), comme *cruel*, *courageux* ou *généreux*, c'est-à-dire des concepts prescriptifs possédant une composante descriptive, est instructif. En effet, il n'existe pas d'équivalent naturel des concepts évaluatifs en question. Ainsi, quand on dit que le fait que cette action soit cruelle est une raison pour ne pas la commettre, on ne peut guère renvoyer à des propriétés naturelles supposées suffisantes pour expliquer nos raisons. En effet, on ne saurait pas quelles sont les propriétés naturelles qui seraient suffisantes pour expliquer nos raisons d'agir.

Peut-être que Scanlon pourrait dire que cela ne montre pas qu'il n'y a pas d'explication complète en termes naturels, car tout ce qui est impliqué, c'est qu'il y a une telle explication, mais on ne connaît pas ses termes. Toutefois, il semble pour le moins étrange de parler d'explication suffisante si ce qui fait le travail explicatif est une sorte de boîte noire, certes naturaliste, mais dont le contenu reste inaccessible.

En fait, il y a des raisons de soupçonner que c'est parce que Scanlon ne pense pas aux concepts épais qu'il se laisse séduire par la conception 'relais'. Cela est particulièrement évident quand il fait remarquer qu'une autre considération qui pèse en faveur de son approche « est le fait que beaucoup de choses peuvent être dites bonnes ou valables, et les raisons ('grounds') pour ces jugements varient grandement. » (1998 : 98) Il affirme que « il ne semble pas y avoir une simple propriété fournissant des raisons qui est communes à tous ces cas. » (*ibid.*) Tout cela semble juste. Mais si l'on reconnaît que les concepts *bon* et *valable* sont en fait les concepts les plus généraux d'une grande famille comprenant des concepts comme *beau*, *gentil*, *courageux*, *admirable*, *amusant*, etc., cette observation ne fait que souligner le fait que nos raisons se fondent sur les différentes manières d'être bon qui correspondent aux différents concepts évaluatifs spécifiques, sans parler des manières d'être mauvais.

La dernière considération qui me pousse à rejeter la conception de Scanlon, c'est qu'il faut bien voir que, selon Scanlon, une propriété naturelle, non évaluative et non normative, peut, à elle seule, fournir ou constituer, ainsi qu'expliquer une raison. Cela semble étrangement proche de l'affirmation qu'une proposition naturelle peut impliquer une proposition normative. Or, on s'accorde en général pour admettre que Hume avait raison de dire qu'une proposition naturelle ne peut pas, à elle seule, impliquer de proposition normative (1739-40). Il est vrai que c'est là quelque chose qui se distingue de l'affirmation qu'un fait naturel peut fournir, constituer ou suffisamment expliquer un fait normatif. Mais il reste vrai qu'on peut douter qu'il soit possible qu'un fait naturel non seulement fournisse ou constitue des raisons, mais aussi les explique complètement. Si je vous dis que la raison pour laquelle

j'ai pris un parapluie est qu'il pleut, je vous offre certes une explication de mon action. Mais cette explication ne saurait être complète. Selon la conception des raisons qui est adoptée, différents ingrédients additionnels seront jugés nécessaires. En général, on invoque soit un état motivationnel du sujet – un désir ou un jugement de valeur, par exemple – soit un fait évaluatif.

Il faut souligner que cette dernière objection est tout à fait compatible avec l'affirmation que les faits naturels, les valeurs et les normes entretiennent d'autres sortes de relations. On peut nier que les faits naturels fournissent une explication complète des raisons tout en admettant par exemple qu'il existe une relation de survenance entre les faits naturels et les raisons. Les raisons pourraient survenir aux faits naturels sans que ces faits permettent une explication complète de nos raisons. C'est ainsi que les choses se présenteraient selon une interprétation raisonnable de la première version de la conception stratifiée (1. ci-dessus). Les raisons seraient identiques à ou constituées par les valeurs, et les valeurs surviendraient aux faits naturels. La même chose vaut pour la seconde version de la conception stratifiée (2. ci-dessus). Les valeurs pourraient survenir aux faits naturels, tandis que les raisons pourraient être fondées sur les valeurs ou expliquées par les valeurs.

## CONCLUSION

Où ces réflexions nous ont-elles menées en ce qui concerne la question de savoir s'il faut préférer la conception 'relais' ou la conception stratifiée? Une chose me semble bien établie : la tentative scanlonienne de réduire les valeurs aux raisons, et plus généralement de réduire l'évaluatif au normatif (au sens étroit du terme) est un échec. La question qui se pose est de savoir par quel modèle il faudrait remplacer la conception 'relais'. J'ai tendance à penser que c'est bien l'une ou l'autre des versions de la conception stratifiée qui est la bonne. Mais il faudrait encore le montrer. Ce qui précède suggère qu'il est possible de développer un petit argument allant dans ce sens. En effet, on pourrait dire que comme ce ne sont pas les faits naturels qui peuvent fonder et complètement expliquer les raisons, il faut bien penser que ce sont les valeurs qui peuvent le

faire. Évidemment, il faudrait encore montrer que rien d'autre n'est susceptible de faire le travail explicatif. Il s'agit toutefois d'une tâche qui me mènerait trop loin. Quoiqu'il en soit, il me semble que les conceptions conséquentialistes ou téléologiques ont encore de l'avenir. L'élimination pure et simple du bien comme fin telle que Scanlon la propose est un échec.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON, E.  
1993 *Value in Ethics and Economics*, Harvard University Press, Cambridge, MA.
- BOND, E.J.  
1983 *Reason and Value*, Cambridge University Press, Cambridge.
- CHISHOLM, R.M.  
1986 *Brentano and Intrinsic Value*, Cambridge University Press, Cambridge.
- CRISP, R.  
2005 « Value, reasons and the structure of justification: how to avoid passing the buck », *Analysis* 65, pp. 80-8.
- DANCY, J.  
2000a *Practical Reality*, Oxford University Press, Oxford.
- DANCY, J.  
2000b « Should we pass the buck ? », dans A. O'Hear, ed., *Philosophy, the Good, the True and the Beautiful*, Cambridge University Press, Cambridge.
- DANCY, J.  
2002 « What do reasons do? », dans T. Horgan, M. Timmons, eds, *The Legacy of G.E. Moore: 100 Years of Metaethics*, *Southern Journal of Philosophy*, vol. XLI, Suppl., pp. 95-113.

- D'ARMS, J., D. JACOBSON  
2000a « Sentiment and Value », *Ethics* 110, pp. 722-748.
- 2000b « The Moralistic Fallacy: On the 'Appropriateness' of Emotions », *Philosophy and Phenomenological Research* 61, pp. 65-90.
- HUME, D.  
1739-40 *Traité de la nature humaine*, Paris, Aubier, 1983, trad. A. Leroy.
- OGIEN, R.  
2003 *Le Rasoir de Kant et autres essais philosophiques*, L'éclat, Paris.
- MOORE, G.E.  
1903 *Principia Ethica*, trad. M. Gouverneur, revue par R. Ogien, Presses Universitaires de France, 1998.
- 1912 *Ethics*, Cambridge University Press, Cambridge
- ROSS, W.D.  
1939 *The Right and the Good*, Clarendon Press, Oxford.
- SCANLON, T. M.  
1998 *What we Owe to Each Other*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, MA.
- SCANLON, T. M.  
2002 « Reasons, Responsibility, and Reliance: Replies to Wallace, Dworkin, and Deigh », *Ethics*, vol. 112, 507-28
- WILLIAMS, B.  
1985 *Ethics and the Limits of Philosophy*, Fontana Press/Colins, Londres.